

ROLAND LE MOLLÉ

Pontormo

Portrait d'un peintre à Florence
au XVI^e siècle

roman historique

ACTES SUD

pour Monique

Ce temps qu'il faut à un individu [...] pour pénétrer une œuvre un peu profonde, n'est que le raccourci et comme le symbole des années, des siècles parfois, qui s'écoulent avant que le public puisse aimer un chef-d'œuvre vraiment nouveau. Aussi l'homme de génie pour s'épargner les méconnaissances de la foule se dit peut-être que, les contemporains manquant du recul nécessaire, les œuvres écrites pour la postérité ne devraient être lues que par elle, comme certaines peintures qu'on juge mal de trop près.

MARCEL PROUST,
A l'ombre des jeunes filles en fleurs.

I

JE NE M'APPELLE PAS PONTORMO

“D’abord, je ne m’appelle pas Pontormo !”

Il avait cette voix rauque, une voix râpeuse, rugueuse. Gouailleuse parfois quand il lui arrivait d’être gai. Mais le plus souvent, c’était sa voix granuleuse des mauvais jours. Pour une vie qui ne fut que de mauvais jours. J’aurais dû me méfier. Je n’avais cependant posé aucune question. Simplement le nom qui revient, comme ça, dans la conversation. Le retour du nom comme une façon de ressaisir l’attention de l’autre. Mais tant d’exaspération sous ce nom, je ne l’aurais jamais imaginé, même si, je le savais pourtant, avec lui, il fallait toujours se méfier. De la prudence dans ses mots. J’avais dû le vexer. Ou pire, l’humilier. Ce fut le silence.

Il se leva. M’oublia. Il s’en alla rouvrir la fenêtre. Son épaule et son bras gauche lui faisaient encore mal. Il fit une grimace. Il grommela un juron. Il se pencha pour regarder en bas dans la rue. Avec l’air frais du soir entrant maintenant, dans le petit atelier du premier étage, le vacarme des charrettes qui cahotaient sur les dalles bancales des venelles de Florence. Maraîchers de retour du quartier de Santa Croce, maçons, menuisiers, charpentiers, carreleurs en longues files ininterrompues, chacun poussant son *biroccio* vers le chantier du Palazzo Vecchio, que Cosimo I^{er} avait décidé

de venir habiter, un beau jour de 1540. Il y a déjà quatorze ans de cela ! Du jour au lendemain, il avait abandonné la demeure de ses ancêtres, le sobre palais aux robustes bossages de la via Larga. Sans nostalgie. Cosimo ne saurait jamais ce qu'était la nostalgie. Ni la mélancolie. C'est peut-être pour cette raison qu'il se fit curieux de Pontormo, pour voir à quoi pouvait bien ressembler un homme agité par la mélancolie.

Cosimo l'Ancien, le fondateur de la dynastie, avait demandé à Michelozzo, son architecte préféré, de lui construire un palais digne de sa famille, maintenant qu'elle régnait sur Florence. Mais le vieux Médicis mourut en 1464. Il ne profita guère de cette austère demeure glaciale qui devait devenir un jour le cénacle où artistes, poètes et philosophes se réuniraient autour de son petit-fils Lorenzo. Quatre petites années seulement. Et voilà que plus tard, beaucoup plus tard, presque un siècle après, comme l'araignée au centre de sa toile, le lointain cousin héritier, un Cosimo lui aussi, avait décidé d'abandonner cette demeure pour installer son pouvoir au centre de Florence, dans les basses pièces du palais massif de la piazza della Signoria, celui qui fut jadis le palais du peuple, le Palazzo Vecchio, là où battait le cœur politique de la ville. A une époque où la plèbe gouvernait Florence.

A la demande des prieurs qui administraient alors la ville à tour de rôle, en des temps plus lointains encore, Arnolfo di Cambio avait édifié cette forteresse en 1299. Les représentants du peuple voulaient être à l'abri des pressions, voire des menaces des puissants : l'aristocratie, le clergé et l'armée. Pendant deux mois, ils vivaient là, cloîtrés entre de hautes murailles, sans aucun contact avec le monde extérieur, l'esprit

entièrement tourné vers le bien de la chose publique, cette chose publique qui bruissait en lamentations et dont les révoltes venaient, comme une marée lasse, échouer aux pieds de l'hermétique citadelle. C'est Pontormo qui raconte :

“Et puis l'histoire s'est renversée. Les puissants d'aujourd'hui ont investi la vieille bâtisse des gonfaloniers, tandis que les républicains se cachent, s'exilent et disparaissent.”

Il s'arrête de parler. Il va changer de sujet. Le voilà qui fourrage dans ses vêtements et en tire un papier froissé qu'il déplie.

“Ah, dis donc ! As-tu vu Bronzino récemment ?

— Hier, je l'ai vu avec Sandrino et Bernardo. Pourquoi ?

— Je lui avais demandé d'aller au marché de la piazza Ognissanti m'acheter quelques pêcheurs pour les planter à Pontormo. J'aimerais en rajouter quelques-uns.

— Mais on n'en vend plus en cette saison. C'est trop tard. Et puis ceux que vous avez plantés en mai dernier devraient suffire. Non ?

— Oui, peut-être... Qu'est-ce que je disais ?

— Que les républicains se cachent...

— Ah oui ! Et c'est Cosimo qui a ramassé la mise. Oui, Cosimo I^{er}, le grand-duc de Toscane, s'installe donc au Palazzo Vecchio en 1540. Un palais délabré, un taudis de luxe. Quand on ouvre les portes, les rats s'enfuient à travers les grandes salles vides. Dans les caves, des lions affamés rugissent nuit et jour et dégagent d'insupportables odeurs. Cosimo s'empresse de les expédier à San Marco où on les enferme dans des souterrains.”

Il s'arrête là et reste songeur. Il se tait, puis reprend :

“Les travaux avaient été remis à plus tard car la duchesse Eleonora di Toledo, la duchesse

aux beaux yeux tristes, était enceinte. Elle devait accoucher bientôt de leur premier enfant, Francesco. C'est seulement en 1549 que Cosimo s'était décidé et avait confié à un certain Battista del Tasso, un modeste menuisier, le soin de rajeunir le vieux palais abandonné. Battista joua à l'architecte, et cet artisan sans envergure prit trop d'importance dans l'affaire pour restructurer, décorer, aménager et faire de cette forteresse une aimable résidence princière. Cosimo s'en rendit compte. C'est une des raisons pour lesquelles, il surmonte ses réticences et finit par embaucher Vasari.

Les choses se passèrent mal entre le peintre et le menuisier. Toutefois, à sa mort, Vasari régna en maître absolu sur le chantier. En plus de la direction de l'ensemble des travaux, Cosimo lui confia l'exécution des fresques, des fresques sans fin qui se déroulent et se poursuivent de pièce en pièce pour célébrer les louanges de Florence, des Médicis en général et de Cosimo en particulier.”

Pontormo se retourne vers moi. Il m'explique :
“Un joli coup double de Cosimo dans cette affaire, car l'année même où il investit le Palazzo Vecchio, voilà qu'avec la dot de sa femme, la belle duchesse aux yeux tristes, il achète à Bonaccorsi Pitti le palais que Brunelleschi lui avait édifié de l'autre côté de l'Arno, là où naguère commençaient la campagne et les champs d'oliviers. Tu verras, crois-moi, quand il aura terminé les travaux piazza della Signoria, il abandonnera le Palazzo Vecchio pour aller habiter le Pitti. Je le connais bien. Insatiable et orgueilleux. Jamais trop, jamais assez. Pour le moment, c'est Vasari qui fait des siennes maintenant qu'il se lance dans l'architecture. Le voilà qui décide de relever de

treize brasses le plafond de l'immense salon du Conseil supérieur. Tu te rends compte, remonter les énormes poutres du Cronaca, ces fûts de chêne du Casentino ! C'est insensé. Et pourtant, même Michelangelo est d'accord !”

Pontormo ne décolère pas. De sa main droite, il tient son épaule gauche qui le fait toujours souffrir.

“Tu comprends, ça fait cinq ans que les charrois de pierres, de marbre, de *pietra serena*, de sable, de chaux, de poutres et de ferraille font vibrer les fenêtres de mon atelier. Quand je peins, les toiles tremblent sur mon chevalet.”

Je lui raconte, car c'est la rumeur qui circule maintenant dans la ville, que le duc envisagerait d'abattre tout un quartier entre la piazza della Signoria et l'Arno pour regrouper les différentes magistratures du duché dans un immense palais. On dit aussi que, pour éviter d'importuner la population de Florence exaspérée par les travaux actuels, on construirait une route spéciale qui contournerait le centre de la ville et conduirait directement des carrières de Fiesole aux quais de l'Arno.

Quand on lui en parle, Pontormo hausse les épaules. D'abord, il n'y croit pas trop, bien que cela ressemble quand même aux extravagances de Cosimo. Et puis il est vieux et fatigué. Si cela doit se faire un jour, cela se passera après lui. Il ne connaîtra pas ce nouveau désastre. Il referme la fenêtre et revient s'asseoir sur sa chaise. Il ne peut retenir une grimace.

C'était dimanche dernier, il y a une semaine aujourd'hui, vers six heures du soir. Dans la pénombre qui envahissait le galetas qui lui sert d'atelier, il a trébuché sur un tabouret qu'il n'a pas vu et il est très mal tombé. Il s'est rudement

cogné l'épaule et meurtri le bras gauche. Il en souffre toujours. Bronzino l'a recueilli chez lui. Au bout d'une semaine, Pontormo n'y tenait plus d'être chez un autre. Il tournait en rond et commençait à devenir désagréable. Profitant d'un moment où son élève s'était absenté, il partit. Malgré son bras impotent, il réussit à grimper à l'échelle et à se retrouver enfin seul dans sa tanière. Triste retour. Pain moisi, odeur rance des assiettes qu'il n'avait pas vidées, casseroles à moitié pleines, vin dans des verres. La Liena n'était donc pas venue faire le ménage. D'autres rats.

Cette fois, son bras l'a empêché de retirer l'échelle. Sinon comment aurais-je pu revenir chez lui ? Je le surprends et ça ne lui plaît pas. J'essaie le ton enjoué :

“Alors, comment ça va, *sior* Pontormo ?

— D'abord, je ne m'appelle pas Pontormo.”

Je l'observe pendant que sa main valide farfouille à nouveau dans les plis de sa blouse à la recherche de je ne sais quoi, d'un mouchoir peut-être.

Il ressemble de moins en moins au superbe portrait qu'il dessina de lui en 1534. Il avait alors quarante ans, il était encore beau. Car Pontormo fut beau. Dans cet autoportrait, il tourne très légèrement la tête, le regard dirigé vers la gauche. On peut le contempler à loisir, il ne vous observe pas. Le corps est bien pris dans une casaque étroite qui moule le buste, mais les manches bouffantes, par leurs plis aux ombres contrastées, donnent du mouvement à cette pose un peu compassée. Un cordon franciscain lui tient lieu de ceinture. Le front est dégagé sous la petite coiffe plate à pointes. Le visage, fin et sensible, est encadré par une très légère barbe à peine

frisée qui ajoute de la douceur. Un air absent, la pensée ailleurs, une tristesse retenue.

Aujourd'hui, son visage a perdu cette noblesse des traits, cette calme expression pensive. Il est rongé par le tourment et une colère qui jamais ne le quitte. Par la mélancolie aussi, et peut-être par une maladie plus profonde encore, quand l'esprit parfois vacille.

Paradoxalement, il ressemble davantage à un autre portrait qu'il avait fait de lui bien avant, quand il n'avait que vingt-sept ans. Un portrait qu'il a fourré dans cette fresque de la villa de Poggio a Caiano qui évoque les champêtres amours de Vertumne et de Pomone. Il s'est donné ce jour-là l'allure d'un vieillard halluciné, au visage creusé, aux yeux cernés. L'oreille est décollée, le cheveu plat, le cou maigre, la bouche tirée vers le bas. Jamais pareil Vertumne agricole ne séduira la fraîche Pomone des jardins et des fruits.

Il se mouche. Il se tait. Les chariots bringuebalent toujours dans la rue, un peu assourdis depuis qu'il a fermé la fenêtre. Il me regarde. Un regard maintenant plus triste qu'irrité.

L'atelier s'assombrit. Dans ces ruelles étroites, le soleil se couche plus tôt que sur le Lungarno ou même que sur la toute proche piazza Santa Croce. Dans cette pénombre naissante, je distingue encore le lit en fer et sa paillasse aux couleurs douteuses. Une longue et large planche posée sur deux tréteaux fait office de table. Elle est couverte de pinceaux en vrac, de pots de peinture, de brosses, de chiffons maculés de couleurs. Mais aussi de crayons, de règles, de compas. Des œufs dans un panier. Pontormo se nourrit essentiellement d'omelettes qu'il appelle son *pesce d'uovo*, son poisson d'œufs, à cause

de la forme qu'elles prennent quand il les retourne dans la poêle.

Dans un angle, un trépied supporte une cuvette où stagne encore un fond d'eau. De larges lattes de pin, comme on en trouve dans les fermes toscanes, forment un plancher inégal qui crisse sous les pas. Posées à même le sol et appuyées contre le mur recouvert de plâtre blanc, des toiles tendues sur leur châssis. De tous les formats. Sur certaines, l'*imprimatura* est déjà faite ; on les devine dans l'attente du trait franc qui va balafrer la tendre surface laiteuse. Sur d'autres surgit, à côté d'un visage de Vierge au regard douloureux, un bras venu se détacher là. Plus loin, un drapé bleu. On se prend à rêver devant une tache d'un rose violacé. Le reste, à peine esquissé au crayon, attend la couleur, la forme, le volume. L'idée, et ce qui la détruit.

Des dessins sont accrochés au mur. Sur de grandes feuilles de papier ocre-jaune, traitées à l'encre brune et au lavis brun, des personnages nus aux formes molles, les membres imbriqués, glissent les uns sur les autres comme des reptiles ; d'autres grouillent dans un cul-de-basse-fosse comme des poissons qui agonisent dans un baquet sans eau.

Cela fait huit ans maintenant que Pontormo lutte contre les fresques du chœur de San Lorenzo, l'église des Médicis. Il est hanté par ce Jugement dernier, par cette chute des corps agglutinés dans des abîmes visqueux, qui se cramponnent les uns aux autres, terrifiés. Visionnaire halluciné, il a la révélation de scènes que Dante n'aurait jamais imaginées.

Il se mouche à nouveau. Il tord la bouche, se racle bruyamment la gorge et crache sur le parquet. Puis il tourne le dos et se met à crayonner

sur le bout de sa table. Comme si je n'étais pas là. Parce que je l'interpelle, il se souvient de notre conversation que trop de digressions ont interrompue.

Homme aux idées fixes, obsessionnelles, il répète avec obstination :

“Je ne m'appelle pas Pontormo. Je m'appelle Jacopo Carucci.”

Il se redresse. Il se triture la tignasse, se cure le nez, se verse un coup de chianti de sa main valide.

“Tu en veux ?”

Je fais signe que non.

Pontormo fait partie de ces curieuses personnes que, chaque soir, le coucher du soleil rend volubiles et fait déraisonner. Même lui, homme d'ombre et de silence. Cela dure le temps de l'éclipse, puis la ville se voile et le calme revient pour ces esprits quotidiennement angoissés par la disparition du soleil et étrangement oublieux, d'un jour à l'autre, de ce phénomène pourtant rassurant par la régularité de son retour.

Dans ces moments-là, il hausse la voix, il pérore, il jacasse, nerveux, il a un débit haché, les mots s'entrechoquent. Il se met à bafouiller, ce qui l'agace un peu plus. On le sent désireux d'épuiser d'un seul coup, comme on renverse un seau, tout ce qu'il voudrait dire qui l'angoisse et l'énerve. Et de s'en débarrasser comme s'il courait après le silence. Et puis le voilà qui se tait, mur froid, visage fermé, lèvres closes. Il amasse, accumule, entasse et amoncelle comme s'il courait maintenant après la parole. Toujours entre deux, Pontormo, toujours un peu à côté, à contretemps, à coupe-cœur.

Je l'ai provoqué sans m'en rendre compte. Si peu lui faut. De nouveau il s'énerve, balbutie.